

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 31 (1898)

Artikel: La crainte que ressent le seigneur Jésus à l'approche de la mort
Autor: Malan, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379655>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CRAINTE QUE RESSENT LE SEIGNEUR JÉSUS

à l'approche de la mort

PAR

C. MALAN

I

Quelle idée devons-nous nous faire de la crainte que le Seigneur Jésus a ressentie à l'approche de la mort ?

En nous approchant du témoignage rendu par l'Évangile au Seigneur Jésus, il nous revient à la pensée ce mot qu'entendit Moïse en face du buisson ardent : « Le lieu où tu es est une terre sainte ! » Celui qui est ici devant nous a lui aussi ses racines dans la terre où nous sommes, en même temps qu'il brille d'un feu divin qui laisse subsister son humanité tout entière.

Cette remarque, empruntée à une étude sur *l'Avènement de la conscience religieuse chez Jésus enfant*¹, se présente de nouveau à mon esprit devant la crainte de la mort qu'a ressentie Notre Seigneur.

En effet, si l'Évangile nous montre en lui Celui qui « a voulu être semblable à nous en toutes choses, » — jusque dans cet *état de chute* qui est chez nous la raison et de la mort et de la crainte de la mort, — il témoigne encore de lui comme du « Prince de la vie, » comme de Celui qui guérit les malades et qui ressuscite les morts.

¹ *Revue de théologie de Montauban*, de juillet 1896.

Avec cela, le Christ a ressenti, à l'approche de la mort, une crainte qui le fait se réfugier dans sa foi en son Père. « Père ! » s'écrie-t-il alors, « glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie ! » (Jean XVII, 1.) En même temps — cette parole s'étant fait entendre du ciel : « Et je l'ai glorifié et je le glorifierai encore ! » — il dit à ses disciples : « Cette voix n'est pas pour moi ; elle est pour vous. » (Jean XII, 28-30.)

Plus tard, cependant, vient un moment où, la mort étant mise devant lui, il ressent une émotion que nous ne connaissons pas, nous qui lui avons donné notre cœur. La mort semble être alors pour lui comme une muraille qui, à mesure qu'il s'en approche, lui voile toujours plus le ciel. Lorsqu'il l'aura touchée, il n'aura plus d'autre lumière que celle de sa foi. De là aussi, plus tard, cette exclamation du Ressuscité : « Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu ! » (Jean XX, 29.)

Nous connaissons les faits. C'est tout d'abord au Cénacle, quand le Seigneur prend congé des siens en leur disant « qu'il va au Père. » C'est ensuite à Gethsémané, lorsque les disciples ne lui prêtent pas l'aide qu'il implore en leur demandant de veiller et de prier avec lui. Après avoir en vain supplié d'être délivré de la mort, il finit par l'accepter non comme ce qu'il voudrait lui, mais comme ce que Dieu veut de lui. C'est alors que l'ange lui est envoyé, et que, dans son agonie, il pleure, crie, et implore en vain les disciples de veiller avec lui.

« Saisi de tristesse jusqu'à la mort, » que dans son agonie, « sa sueur devient comme des grumeaux de sang découlant en terre ; » jusqu'à ce qu'il dise à ses disciples qui s'étaient endormis : « Dormez dorénavant et vous reposez ! Voici ! l'heure est proche, et le fils de l'homme va être livré entre les mains des méchants ! » Plus tard, abandonné par les siens, et trahi par l'un d'eux, il est mené devant des juges qui le livrent à Hérode, puis à Pilate. Alors, condamné par Pilate sous les menaces de la populace, il est maltraité par des soldats romains, et enfin crucifié entre deux criminels.

Nous connaissons tous cette déchirante histoire. Nous y entendons le Seigneur dire à Pierre qui voulait prendre sa défense : « Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire ? »

Nous nous rappelons sa parole à son juge lorsqu'il est seul devant lui, abandonné par les siens; ses mots aux femmes qui pleurent en le voyant mutilé, sanglant et courbé sous sa croix; et surtout ses dernières paroles lorsque, fixé sur le bois maudit, il donne rendez-vous dans le Paradis à un de ceux qui agonisaient à côté de lui.

Avec cela, quand le Fils de l'homme touche à la mort, il pousse ce cri au sein des ténèbres qui avaient envahi la terre : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné ! »

Nous savons quelle fut la réponse à ce cri. Ce fut la mort non pas comme une ruine, mais comme une délivrance et une victoire. En même temps que le soleil s'obscurcit et que le voile du temple se déchire, Jésus, au lieu de s'éteindre dans un dernier soupir, crie à haute voix : « Père! je remets mon esprit entre tes mains ! »

C'est ainsi que s'accomplit ce qu'il avait dit aux siens en leur distribuant la cène : « Prenez! mangez! ceci est mon corps; ceci est mon sang répandu pour plusieurs en rémission des péchés ! »

Mais si le Christ avait prévu et annoncé sa mort comme une action triomphante, comment nous expliquer son émotion à l'approche de cette mort?

Ce qui nous la fait comprendre c'est le fait que, déjà comme « la Parole éternelle, » il avait voulu revêtir la chair mortelle de ceux qu'il voulait sauver. C'est ainsi que *sa conscience humaine de Fils de l'homme*, a pu être envahie par une obscurité qui lui a voilé l'expérience de *sa foi*. Cela avait déjà eu lieu lors de « sa tentation au désert, » quand, pour imposer silence au Tentateur, il n'avait pas eu recours seulement à sa propre foi, mais qu'il s'était comme réfugié dans le témoignage de la foi des « hommes de Dieu. » Déjà alors il avait ressenti cette *dépendance du fait historique*, qui caractérise notre état de chute.

Il nous faut donc, si nous voulons apprécier la position que le Seigneur Jésus a voulu revêtir, avoir d'abord clairement discerné celle qui est la nôtre à cette heure.

II

Différence entre le Seigneur et nous sous ce rapport.

Ce qui n'a pas lieu chez le Seigneur Jésus, ni lors de la tentation au désert, ni plus tard en face de la mort, c'est ce qui résulte, dans notre âme et dans notre corps, de la présence en nous du *péché*.

En effet, c'est une communion directe avec Dieu qui lui dicte ce mot, en face de la mort de ceux avec lesquels il avait voulu s'unir : « Tu ne permettras pas que ton Saint sente la corruption. » (Act. II, 27, 31 ; XIII, 35.)

Et cette même foi est ce qui fait dire à l'apôtre « qu'il s'attend non pas à être *dépouillé* par la mort, mais à être *revêtu*. » Pour comprendre le sens de cette parole, demandons-nous *ce qui a lieu pour le croyant entre le moment de sa mort et celui où il se trouve REVÊTU ?*

La seule réponse à cette question est ce qui ressort pour nous de la parole de Jésus expirant : « Père ! je remets mon esprit entre tes mains ! » (Luc XXIII, 46.)

En effet, cette même parole est celle que lui adresse son disciple en mourant : « Seigneur Jésus ! reçois mon esprit ! » comme c'est aussi ce qui ressort du mot de l'apôtre : « Soit que nous vivions, nous vivons au Seigneur, soit que nous mourions, nous mourons au Seigneur. » (Rom. XIV, 8.)

Nous sommes là devant un *acte* par lequel ces croyants, au moment de leur mort, saisissent en Dieu le Père de Notre Seigneur. C'est un acte de la foi qu'ils ont en Celui qui, en mourant devant eux, avait remis son esprit à son Père. Il leur apparaît dans ce moment-là comme la source pour eux d'une vie éternelle. Il n'y a donc plus alors en eux de conscience de péché. « Celui qui est mort, » dit un apôtre, « a cessé de pécher. » (1 Pierre IV, 1.)

Sans doute cette cessation du péché à la mort, ne veut pas dire que le croyant ne gardera pas le souvenir des péchés commis pendant son existence historique. « Il nous faut tous comparaître devant le tribunal du Christ, pour que chacun remporte ce qu'il a mérité d'après ce qu'il a fait pendant qu'il avait

son corps. » (2 Cor. V, 10.) Mais ce souvenir sera celui d'un salut et d'une victoire. Ce sera pour le croyant l'occasion d'une gratitude émue, et d'une prière pour ceux qu'il verrait encore « dans la chair. » Tel est aussi le cas pour Christ lui-même. Il intercède, au sein de sa gloire, pour ceux en qui il voit encore les victimes du péché. (Rom. VIII, 33.)

La foi au Dieu qui vient à nous en Christ est donc ce qui nous délivre, nous croyants, déjà au sein de notre existence historique, de ces terreurs de la mort qui seraient la conséquence de la présence en nous du péché. C'est là pour nous ce que l'Écriture appelle « une purification » de notre âme. Elle sera entièrement accomplie lorsque, après la mort de notre corps de péché, nous serons entrés, par Christ, en une communion directe avec Dieu.

Non que le croyant touche à ce but aussitôt après sa mort. Christ lui-même, comme « le Ressuscité, » disait à Marthe : « Je ne suis pas encore monté vers mon Père! » (Jean XX, 17.) Il n'était pas encore parvenu à la gloire de son Ascension.

Quant à nous, croyants, notre résurrection, laquelle nous introduira dans un état « où nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Thess. IV, 17), n'aura lieu qu'après que notre corps de péché sera retourné à la poussière d'où il est issu.

Non que, avant cela, le Christ n'ait pas pour nous déjà « rempli toutes choses. » (Eph. IV, 10.) Si son entrée dans l'*Hadès*, c'est-à-dire dans cette portion invisible de notre monde dans laquelle nous devons d'abord le rencontrer, n'est pas encore la plénitude de la gloire, elle n'en est pas moins déjà un triomphe. Si, en l'y rencontrant, nous ne sommes pas encore introduits dans « le royaume éternel et immuable de Dieu, » nous sommes cependant entrés dans ce « règne historique du Christ de Dieu, » pour l'avènement duquel il nous a lui-même appris à prier. Avant la mort nous étions encore « absents du Seigneur. » (2 Cor. V, 8.) Après notre mort, non seulement Il sera avec nous, — ce qui est déjà le cas à cette heure, — mais nous serons, nous, avec Lui, chez Lui, auprès de Lui. Aussi son apôtre n'hésite-t-il pas à dire que, pour lui, « mourir est un gain. » (Phil. I, 21.)

Avec cela, le Paradis n'est pas encore le ciel. Le Paradis est la demeure où l'homme avait été placé lorsqu'il était né dans le monde « par le souffle de Dieu. » (Gen. II, 7.) C'est celle où l'introduira de nouveau « la nouvelle naissance par l'Esprit. »

Mais si le Paradis n'est pas encore le ciel, ce n'est pas moins là de la part de Dieu comme l'antichambre du ciel. C'est le « Jardin » d'où nous avait chassés le péché du premier Adam, et dans lequel nous réintègre le second Adam, par sa victoire sur la mort. Lorsque nous y aurons achevé l'œuvre qui nous y avait d'abord été assignée, nous entrerons dans ce ciel où « Dieu sera tout en tous. » — « Le règne de Christ, » ou du Père céleste par le Christ, aura ainsi été, pour nous croyants, une introduction ou une préparation « au royaume éternel de Dieu. » — Dès lors, que deviennent ceux qui sont morts sans avoir saisi Christ par la foi ?

Demandons-nous d'abord qui sont ceux dont nous devons affirmer cela. — Le fait est que nous n'avons pas seulement devant nous ces « alliances » dans lesquelles Dieu vient à nous pour ainsi dire publiquement. (1 Cor. X, 1 à 13 ; Jean XIV, 9.) Il y a encore, dans chaque homme, un « germe de vie » (Jean I, 9), grâce auquel il pourra, en dépit de ce que le péché a inauguré en lui, être amené à un rapport vivant avec Dieu¹.

Ou bien y aurait-il réellement un état de l'homme déchu dans lequel un semblable changement serait chose impossible ? Faut-il, pour que l'âme humaine soit sauvée, qu'elle soit déjà ici-bas entrée avec Dieu dans un rapport conscient de la volonté ? Le cœur ne peut-il pas être de ce côté-ci de la tombe, l'objet d'une action divine qu'il ignore encore ? à laquelle il ne pourra répondre que dans le monde à venir ? — N'y a-t-il pas, déjà ici-bas, des semailles dont la moisson n'aura lieu que dans ce monde-là ? Ne voyons-nous pas un fait semblable ne fût-ce que dans cette succession des âges de notre humanité, où chaque époque est devant nous une préparation pour une époque à venir ?

¹ C'est ce qui apparaît non seulement dans un fait tel que la *conversion de Paul*, mais dans ce que déclare ne fût-ce que ce seul mot : « Ils pleureront Celui qu'ils ont percé. »

La conversion consciente de la volonté que produit en nous la foi au Sauveur, est certainement plus facile après cette mort du corps de péché qui, suivant une expression de l'apôtre, aura été « une délivrance. » Du moment où la mort d'un petit enfant a pu être regardée par ceux qui le pleurent comme une grâce de Dieu, cela implique chez eux la pensée de l'existence inconsciente, dans l'âme de cet enfant, d'une vie spirituelle qui ne peut être que la vie de la foi.

Mais quittons ce qui nous demeure encore voilé, pour ce qui a été révélé en Christ, sinon à notre connaissance, du moins à notre expérience.

III

Ce qu'a été la mort pour le Seigneur Jésus.

Nous l'avons vu, la crainte qu'a éprouvée le Christ à l'approche de la mort, n'a pas été le résultat de l'avènement inattendu d'un fait incompris. C'est volontairement que la *Parole éternelle* s'était déjà soumise à la naissance terrestre par laquelle, en revêtant notre existence, cette Parole avait assumé la vie historique du « Fils de l'homme. »

La vie humaine du Christ est ainsi la réalisation dans ce monde d'une volonté éternelle de Dieu. Dire que cette vie impliquera pour Christ la possibilité de la mort, n'est pas avoir dit que cette vie était en elle-même une *existence mortelle*.

La mort est *étrangère* à la vie humaine du Christ. Elle n'est *naturelle* qu'à l'existence d'un homme que la chute a détaché de ses origines.

Où verrait-on dans la mort un fait que le Christ aurait entrevu confusément comme une possibilité éloignée? Ce serait là avoir fait de lui ou un imprudent, ou un poète et un rêveur. Ce serait avoir méconnu l'absolue clarté de sa conscience de lui-même; l'absence en lui de toute préoccupation étrangère à cette conscience.

Ou bien dira-t-on que la crainte qu'il a ressentie en présence de la mort, a été la seule émotion physique ou nerveuse de son corps ?

Le Seigneur Jésus n'a pas connu la susceptibilité malade d'un corps dont la vie aurait été détachée, ou du moins détournée, de sa source en Dieu. Mais si l'*impressionnabilité* de son corps a été par là-même infiniment supérieure à celle des natures les plus relevées et les plus pures chez ses « frères selon la chair, » la réaction de la vie de son corps a été aussi infiniment plus puissante. Organe normal et fidèle, ce corps obéit parfaitement à une vie qui est l'expression directe de la volonté de Dieu. Le Seigneur Jésus peut souffrir dans son corps, grâce à la charité qui l'a rendu « semblable en toutes choses » à ses frères, mais il ne peut être dominé par cette souffrance. C'est ce qui est mis sous nos yeux lors de la tentation pour laquelle il est conduit par l'Esprit dans le désert.

Ou bien dira-t-on que l'agonie de Gethsémané ait placé son humanité dans une position infiniment pire que celle de tel héros ou de tel martyr ?

On ne pourrait parler de la sorte que si ce qui l'émeut alors n'avait été que l'approche de sa propre mort. Mais la mort dont le Seigneur se sent alors menacé ne le concernait pas lui seul. Ce dont il ressentait alors l'approche c'était la mort de l'humanité toute entière. — En face d'une mort qui les concerne eux seuls, les héros et les martyrs sont soutenus par ce qui soutient et *enlève* le soldat sur la brèche; par la fièvre et l'enthousiasme qui dictent l'action à des êtres bornés et faibles. Non pas sans doute qu'il n'y ait plus que cela chez le martyr. L'Esprit céleste, en fixant le regard de l'âme du martyr sur le ciel de Dieu, et avant tout sur Dieu lui-même, imprime une direction victorieuse à l'élan de sa volonté. Mais il ne fait pas davantage. Le martyr n'est pas l'objet d'une action *magique*, d'une action étrangère et supérieure, qui l'enlèverait forcément à la douleur et à l'agonie. C'est en éclairant le regard humain de l'âme, puis en fixant ce regard sur Lui, que Dieu donne au martyr la force de dominer et de vaincre les impressions de son corps.

Dans le Christ lui-même nous ne voyons pas apparaître une vie personnelle exaltée. C'est si bien pour les siens qu'il parle d'abord au Cénacle, puis à Gethsémané, et jusque sur le Gol-

gotha, que lorsque ses disciples l'ont abandonné il demeure à peu près silencieux.

Nous ne le voyons donc pas livré à un enthousiasme qui l'aurait enlevé à lui-même. Au contraire ! il voit clairement la coupe qui lui est présentée. Il la saisit lui-même, grâce au sentiment qui lui dicte cette parole : « Nul n'a un plus grand amour que celui de donner sa vie pour ses amis. » C'est « pour ses amis » que le Seigneur renonce à être épargné en face de la mort.

Non pas que Dieu l'ait alors livré à la mort à *leur place*, ou *au lieu d'eux*, puisqu'ils meurent eux aussi. Christ n'est pas mort *au lieu* des siens. Il a voulu mourir *pour eux*, *en vue d'eux*, *pour l'amour d'eux*.

En effet, la mort à laquelle il se résout dans Gethsémané, est une mort que, grâce à Lui, les siens n'auront pas à affronter. « Le Prince de ce monde vient ! » s'écrie-t-il alors à l'approche de sa mort. Aux siens, il parle tout autrement. « Ayez bon courage ! » leur dit-il, « j'ai vaincu le monde ! » C'est là sans doute le mystère insondable d'une charité qui, pour peu que nous en sentions la réalité, nous impose le silence de l'adoration.

La mort n'est donc pas pour le Seigneur, comme pour nous, une interruption forcée de l'existence. C'est un dépouillement auquel il se soumet en vue de l'humanité avec laquelle il a voulu s'unir. Comme telle sa mort est devant lui une volonté de Dieu dont il fait la sienne. Nous savons comment il en parle lui-même. « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte. Je la laisse de moi-même. J'ai la puissance de la laisser et la puissance de la reprendre. J'ai reçu ce commandement de mon Père. » (Jean X, 17, 18 ; comp. II, 19.)

Nous sommes là devant le sacrifice volontaire, par le Christ, d'une existence qu'il avait voulu revêtir par amour pour ceux chez lesquels cette existence avait été mortellement atteinte. Après avoir, lors de sa *kénose* (Phil. II, 7), *dépouillé* l'expérience actuelle de sa vie éternelle, sa foi en Dieu lui fait ressaisir cette vie lorsqu'il est mis en face de la mort de son existence historique. C'est grâce à sa foi en Dieu que cette existence

dont il a fait la sienne, lui a été tout entière accessible. Comme « Fils de l'homme, » il s'affirme comme le contemporain d'Abraham (Jean VIII, 59), tout comme il s'entretient, sur le Tabor, avec Moïse et Elie.

La mort n'est donc pas pour le Christ ce qu'elle est pour nous.

C'est afin d'être *revêtus*, que nous, nous désirons être *dépouillés* par la mort. Le Seigneur, lui, n'a nul besoin d'être *revêtu*, pour entrer en la présence directe de son Père. La mort n'opérera aucun changement dans la vie qui est la sienne. En particulier elle ne dissoudra pas son corps, lequel, s'il souffre des conséquences du péché dans le corps de ceux qu'il vient sauver, n'a pas été souillé par le péché. Si son union avec Dieu ne lui épargne pas la mort, c'est qu'il veut délivrer de la crainte de la mort ceux que cette crainte a envahis sous ses yeux.

Que signifie alors *sa propre crainte* à l'approche de la mort? Serait-ce que la mort fût pour lui, comme elle l'est pour nous, pécheurs, « le roi des épouvantements? » En aucune façon! C'est qu'il la ressent, dans ce moment-là, non comme la perte définitive de la présence de Dieu, mais comme un voile qui lui cache cette présence; comme un « abandon » momentané de son Père.

Pour nous, grâce à Lui, la mort est si loin d'être cela, qu'elle est au contraire l'entrée en la présence actuelle et directe de Dieu, grâce à la cessation d'une existence historique qui n'avait pour nous, en fait de *vie*, que celle que nous devons à l'action de l'Esprit de Dieu sur cette existence. Aussi le retour de notre corps à la poussière est-il un fait prévu, préparé, et qui finit même par être impatientement attendu.

Tel n'a pas été le cas pour le Seigneur Jésus, il a été conduit à la mort, non par ce qui constituait la vie de son corps, mais par une volonté expresse de son Père. Il veut *abandonner* cette vie mortelle afin que, après avoir été la victime volontaire de la mort des pécheurs, il triomphe de cette mort devant eux pour s'affirmer dans la vie glorieuse du ciel. Il n'est pas dans *la nécessité* de subir l'abandon de son Dieu. Il s'y soumet par un dévouement volontaire, pour ceux qu'il voit près de devenir les justes victimes de cet « abandon. »

Avec cela l'approche de la mort n'est pas pour le Christ, comme pour nous, l'approche d'un retour immédiat en la présence même de Dieu. Dans l'existence humaine dont il a voulu faire la sienne, cette approche de la mort est pour lui l'expérience d'une distance survenue entre lui et la présence de Dieu, d'une interruption de la communication de Dieu avec lui, jusqu'au moment où il pourra « remettre son esprit entre les mains de son Père. » C'est alors qu'il ressaisira le sentiment de sa *vie en Dieu*, grâce à la subsistance d'une existence qui, étant demeurée normale, avait résisté à l'attaque du « Prince de la mort. »

Quant à la réalité de cet « abandon de Dieu, » dont se plaint le Christ, il se montre déjà en ceci que, pendant son agonie ce n'est plus le Père lui-même, mais un ange, qui apparaît pour le fortifier. (Luc XXII, 43. Comp. Mat. XXVI, 53-54.) Remarquons encore le contraste entre cette parole : « Je ne suis pas seul car le Père est avec moi, » et ce cri déchirant sur la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ! » Nous sommes là devant une âme humaine qui, ayant voulu vivre par Dieu et pour Dieu, sent que Dieu s'est voilé à elle, en même temps qu'elle se voit méconnue et délaissée par ceux-là même pour le salut desquels elle est entrée dans cette agonie.

C'est un combat de foi nue. C'est l'effort d'une foi laissée à elle seule, sans l'expérience de son objet. Nous ne connaissons jamais un semblable combat, l'objet de notre foi étant précisément ce que son amour pour nous lui a fait accepter. — C'est cet amour qui fait des derniers moments de Christ avant sa mort, ce qu'il y a en même temps et de plus tragique en soi, et de plus saisissant pour ceux qui croient en lui.

Quant au fait lui-même, le moment vient où l'existence historique que le Christ avait voulu revêtir, redevient pour lui cette vie céleste qu'il a ressaisie « en remettant son esprit entre les mains de son Père. » C'est là comme son retour dans une existence de lumière et de puissance ; dans une vie où il va aller « prêcher le salut aux esprits, dans la prison. » (1 Pierre III, 19.)

Il va, comme « le Ressuscité, » quitter le monde visible sans passer de nouveau par la mort.

Conclusion.

Les faits que nous venons de rappeler sont au nombre de ceux dont nous n'avons pas à *comprendre la raison d'être*, mais à *ressentir la réalité*.

Le témoignage de l'Évangile ne doit devenir l'objet pour nous ni d'un *dogmatisme*, ni d'une *sentimentalité*, « orthodoxes. » Nous aurons saisi ce témoignage comme il doit l'être, lorsqu'il sera devenu pour nous l'occasion d'une obéissance toujours plus attentive; lorsqu'il aura fait de nous non pas des « docteurs » ou des « poètes, » mais des « disciples; » des disciples du Christ, comme de Celui en qui l'Évangile nous aura fait voir « le chemin qui mène au Père, » « la Parole vivante de Dieu. »

C'est dire que nous n'arriverons à croire au Seigneur Jésus, dans sa réalité, que grâce à une action de l'Esprit de Dieu, nous ne disons pas « sur notre âme, » c'est-à-dire sur notre intelligence, non! mais sur notre vie spirituelle, ou sur notre « esprit. »

On se rappelle ce mot de l'apôtre: « Quoique nous ayons connu Christ selon la chair, toutefois nous ne le connaissons plus ainsi maintenant. » (2 Cor. VI, 16.) Ici, cependant, l'apôtre ne veut pas dire que cette « première connaissance du Christ selon la chair » lui soit devenue inutile. Ce qu'il veut dire, c'est qu'elle a fait place chez lui à ce qui est plus, et autre chose, que la seule connaissance d'un fait historique. C'est qu'elle a été l'occasion pour lui de l'expérience d'un Être spirituel et éternel.

Il faut donc éviter, et de n'avoir devant les yeux que « le Jésus-Christ historique, » et de ne plus vouloir contempler que « le Christ de Dieu » glorifié dans un monde invisible. Dans le premier cas, nous courons le risque de tomber dans ce qui deviendrait de la *Jésulatrie*; dans ce qui donnerait à la seule personnalité historique de Jésus de Nazareth, une place qui n'appartient qu'au Christ de Dieu, vivant et éternel.

Il faut que notre connaissance historique de Jésus soit pour nous, grâce à un enseignement intérieur de l'Esprit, une révélation du Christ de Dieu. Il faut que cet Esprit, en nous unissant à Jésus-Christ par une sympathie actuelle, nous fasse saisir en lui la preuve vivante, ou la révélation présente, de l'amour

éternel de Dieu. « Celui qui croit au Fils de Dieu, a au dedans de lui-même le témoignage de Dieu. » (1 Jean V, 10.)

Il faut qu'une action de l'Esprit divin sur notre « esprit, » nous fasse sentir la réalité de cet amour de Dieu, grâce auquel la crainte de la mort ressentie par la plus terrible expérience, n'a pas fait hésiter le Sauveur. Cette action de l'Esprit nous arrêtera, à chaque fois de nouveau, devant « ce Fils de l'homme » qui, après avoir voulu, pour nous, connaître la mort, l'a vaincue, et est entré en triomphateur dans les demeures éternelles où il intercède pour nous, où il nous prépare notre place, d'où il reviendra en gloire pour nous réunir à lui, « après avoir mis tous les ennemis de Dieu sous ses pieds. »

Ce que nous disons là touche à la première de toutes les questions de la vérité religieuse. C'est celle de savoir, si ce qui nous est révélé dans l'Évangile ne sera pour nous que le souvenir plus ou moins émouvant d'un fait passé, ou bien si cela doit devenir toujours plus devant nous la révélation d'un fait éternel.

Dans le premier cas, nous nous sommes mis nous-mêmes en rapport, ou bien avec une « lettre » divine que notre religion consistera à relire sans cesse, ou bien avec une « institution » mentionnée dans cette lettre, et à laquelle notre devoir religieux sera de demeurer toujours plus attachés.

Nous sommes alors devenus, ou bien « les fidèles » d'une *Eglise* instituée de Dieu en vue de notre salut, ou bien des hommes, nous ne dirons pas qui *confessent Dieu*, mais qui *proffessent un dogme* dicté par Dieu à la terre.

Pour ne parler que du monde religieux qui nous entoure, nous sommes alors ou des *catholiques romains*, qui appartiennent avant tout à l'Eglise, ou des *protestants*, c'est-à-dire des croyants qui protestent contre l'autorité religieuse de l'Eglise, parce qu'ils ne voient d'autre autorité que celle de la *doctrine* qu'ils ont discernée dans la « lettre » de l'Évangile.

Il existe évidemment un devoir supérieur à celui-là. C'est de saisir, dans le fait historique qui est mis devant nous par l'Écriture, non pas l'objet même de la foi, mais la révélation du fait éternel qui seul devra devenir cet objet. C'est donc de ne pas

nous en tenir à ce qui ne serait qu'une *connaissance* du témoignage mis devant nous, mais d'aspirer toujours plus ardemment à *l'expérience* de ce qui demeure l'objet de ce témoignage.

Dans le fait spécial qui nous a occupés, c'est donc non pas de nous borner à contempler la souffrance et le triomphe de Jésus-Christ, mais surtout, et toujours plus, de rallumer et de fixer la foi de notre cœur, en Celui dont ces souffrances et ce triomphe ont été la révélation. Le Christ historique sera alors pour nous, tout comme l'Écriture qui témoigne de Lui, l'expression humaine d'un fait divin.

Dieu veuille, au moment de notre mort, nous rappeler Lui-même que Notre Seigneur, après avoir voulu endurer la mort par amour pour nous, l'a vaincue afin de nous associer à sa vie éternelle en Dieu !
